



HAL
open science

Amman. Et pourtant, c'est une ville...

Géraldine Chatelard, Julien Bousac

► **To cite this version:**

Géraldine Chatelard, Julien Bousac. Amman. Et pourtant, c'est une ville.... R. Bocco et G. Chatelard (dir.), Jordanie : le royaume frontière, Autrement, pp.34-52, 2001. halshs-00356873

HAL Id: halshs-00356873

<https://shs.hal.science/halshs-00356873>

Submitted on 28 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Amman. Et pourtant, c'est une ville...
Amman, d'ouest en est, jour et nuit, en toutes saisons

Géraldine Chatelard et Julien Bousac

« Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps ».
Gustave Flaubert

Qui s'aventure à vouloir visiter Amman est prévenu : il n'y a rien à voir. Le jugement des rédacteurs de guides touristiques est sans appel : ils sont impatients des splendeurs de Pétra, ennuyés par le modernisme de la capitale jordanienne et en ont vu d'autres, des villes orientales, suintantes d'exotisme et plus propices à frapper, vite, l'imagination du touriste en mal de dépaysement. Rien à espérer, non plus, de la plupart des expatriés installés à Amman. Les quelques renseignements obtenus permettent juste de localiser les abreuvoirs à bière ouverts le soir, les supermarchés fournis en produits de chez nous, le dernier restaurant à la mode, l'hôtel 5 étoiles qui possède piscine et club de gym. Amman, ville moderne dont on vante volontiers la propreté mais dont on déplore dans le même souffle qu'elle soit ennuyeuse à mourir. Parmi les capitales de la région, il n'y a guère que Riyadh qui lui vole la palme. Les jeunes arabisants fraîchement émoulus de l'Université française et qui s'initient à l'Orient ne font guère montre de plus d'enthousiasme, ne jurant que par Damas, ses souks, Beyrouth, ses intellectuels, Le Caire, sa vie nocturne, Jérusalem, sa tension électrisante. Amman, voyez-vous, est un trou ; à peine s'y sent-on au Moyen-Orient. Sans doute les archéologues peuvent-ils conseiller la visite de la citadelle et du théâtre romain. Mais enfin, Jérash est d'un intérêt plus certain. Il y a fort à parier que les Jordaniens consultés, eux, ne se passionnent pas pour l'histoire antique d'Amman tant il est clair que ce patrimoine est d'abord attractif pour le visiteur étranger. L'on finit par vous dire, comme en forme d'excuse, que personne ne peut aimer cette ville, car ce n'est la ville de personne, à la rigueur des Circassiens. Mais même ceux-ci, d'un geste désolé, vous signifient que plus rien ne reste des maisons construites par leurs ancêtres. Tout cela, c'est le centre ville en pleine restructuration et à la place des maisonnettes à balcons s'élèvent à présent des banques.

Amman, ville par défaut que l'on est bien en peine de qualifier, sinon par son modernisme, et encore : le modernisme des pays en voie de développement, bon marché ou tape à l'oeil, c'est selon, et non celui, créatif et avant-gardiste des métropoles occidentales qui se projettent dans l'avenir, bien ancrées qu'elles sont dans leur passé et leur histoire.

Sans cœur et sans partage ?

Il ne faut pas nier l'évidence : Amman a un problème d'identité, simple écho, sans doute, des interrogations existentielles des Jordaniens sur eux-mêmes et sur leur pays. Comme eux, la cité a un compte à régler avec le passé, ou plutôt avec son absence d'inscription dans le passé. Sur le chapitre de l'histoire, les grandes métropoles arabes de la région peuvent facilement lui en remontrer. Petit village circassien établi vers 1878 sur un site antique abandonné de longue date par les sédentaires, Amman est née comme capitale (et comme ville) de l'arrivée de l'Emir Abdallah et de la fondation de la Transjordanie en 1921.

De la vallée initiale où s'étaient installés les Circassiens, l'urbanisation s'est lancée à l'assaut des collines environnantes et, de proche en proche, a fini par rejoindre des agglomérations qui se trouvaient à 20 ou 30 km de là. Aujourd'hui, Amman forme avec Zarqa, au nord-est, Rousseifeh, à l'est, et Salt à l'ouest, une conurbation qui rassemble plus de la

moitié de la population du royaume. Au passage, la capitale a intégré des villages de bédouins sédentarisés ou de Caucasiens et des camps de réfugiés palestiniens originellement situés à la périphérie de la ville, tandis que les zones résidentielles ou industrielles les plus récentes sont encore parsemées de pépinières, de champs cultivés ou de pâturages. La topographie a imposé ses contraintes à la morphologie urbaine : l'habitat s'étage sur plus d'une dizaine de collines ou Jebels que dévalent des séries d'escaliers et qui donnent leurs noms aux principaux quartiers ; au fond des vallées et au sommet des Jebels, de grandes artères à plusieurs voies relient les quartiers entre eux et l'usage d'un véhicule, privé ou collectif, fait partie du mode de vie bien plus que la flânerie pédestre, comme dans les grandes villes d'Amérique du Nord ou du Golfe. Loin des modèles d'organisation spatiale ou des styles architecturaux de la ville arabe traditionnelle, l'Etat hachémite a voulu faire d'Amman une capitale moderne, à l'occidentale, surtout depuis la mise en oeuvre, dans les années 1970, d'un plan de rénovation de l'habitat insalubre et de l'imposition de strictes normes de construction dans les quartiers plus neufs.

Des bédouins Bani Sakhr, qui occupaient son site une partie de l'année avant que les immigrés Circassiens ne s'y installent, à la main d'oeuvre arabe ou asiatique d'aujourd'hui en passant par les différentes vagues de réfugiés palestiniens (1948, 1967, 1991) et les ruraux jordaniens montés à la capitale, il n'est pas non plus original de souligner qu'Amman est une ville de migrants, certains toujours physiquement liés au terroir d'origine, d'autres qui espèrent repartir mais ne le peuvent, d'autres encore qui ne sont là que de passage. Premier paradoxe : Amman est capitale de la Jordanie alors que la proportion des résidents palestiniens de la ville doit avoisiner les 70% à 80% et que le nombre de travailleurs immigrés tourne, sans doute, autour du demi million toutes origines confondues (chiffres non vérifiés car invérifiables, cela faisant partie d'une atmosphère d'incertitude soigneusement entretenue).

Second paradoxe : dans un pays centralisé à l'extrême, la capitale est un aimant puissant qui est dépourvu d'un centre unique. Amman existe comme point focal de la Jordanie et se nie comme ville par défaut de coeur. Pour sa défense, il faudrait avancer que sa superficie urbaine a triplé entre les années 1960 et les années 1980 et que la population a doublé ces 10 dernières années. Cette croissance a démultiplié les centres, réalité à laquelle se heurtent les urbanistes et les sociologues qui se sont penchés sur le cas de la capitale jordanienne et qui constatent que l'inscription dans l'espace des identités de groupe ou de classe semble indépassable : camps de réfugiés palestiniens (Wehdat ou Hussein), où les petits immeubles en parpaing sont très densément peuplés, quartiers de la classe moyenne construits dans les années 1940-1960 dont certains sont à dominante palestinienne (Jebels el-Weibdeh, el-Taj, etc.) et d'autres à dominante jordanienne (Jebels Amman, Achrafiyeh, Jofeh, etc.), anciens villages circassiens ou tchéchennes de la périphérie (Wadi Sir, Sweileh), jusqu'à des zones quasiment réservées à l'habitat de la main d'oeuvre asiatique ou arabe immigrée. Quant aux quartiers cossus d'Amman ouest, qui se sont développés depuis les années 1970 en remplaçant progressivement les zones rurales par des villas indépendantes entourées de jardins, certains sont prompts à les dire surtout peuplés de riches Palestiniens. Seul point discordant, dans cette organisation spatiale qui semble si « communautaire », l'absence de ségrégation religieuse par quartiers dans une ville qui compte environ 7% à 8% de chrétiens et où des églises s'élèvent sur chaque colline aux côtés des nombreuses moquées. Chaque quartier possède son propre centre commercial où l'on trouve services divers, boutiques, cafés et restaurants plus ou moins onéreux et qui servent une clientèle locale en fonction de son standing. Il y a peu de parcs publics. Plusieurs gares routières desservent la province ou les pays environnants. Même le Balad, le centre ville historique ou la basse ville, comme on voudra l'appeler, n'est pas un creuset. C'est là une ségrégation de classe qui s'opère, de sexes aussi, tant les femmes sont peu nombreuses dans cet espace dédié à l'échange sous toutes ses formes et qui, par son ambiance, est le quartier d'Amman qui rappelle le plus les souks des villes orientales. Sociologiquement,

le Balad est un espace qui appartient à la partie orientale, pauvre, de la ville, dont elle draine les habitants qui viennent y faire leurs courses ou qui flânent dans les lieux publics de la Place des Hachémites, sous le théâtre romain. Quant aux différentes administrations et aux institutions politiques, elles sont dispersées à travers Amman ouest, tout comme les grands hôtels, les hôpitaux principaux et les universités.

Au vu de ce qui précède, on se contente généralement de décrire Amman en fonction de deux grandes lignes de fracture, dont on note cependant qu'elles ne se superposent pas : l'une, économique et géographique, coupe la ville en deux parties - l'ouest prospère et occidentalisé (entendre américanisé) et l'est miséreux et traditionaliste (à la limite islamiste) -, l'autre, ethnico-nationaliste, sépare les Palestiniens des Jordaniens « de souche ». Les habitants de l'est se rendraient fréquemment à l'ouest pour travailler ou accéder à un certain nombre de services, tandis que ceux de l'ouest tourneraient le dos à l'autre partie de la ville. Egalement, les sociabilités entre résidents d'origine palestinienne et jordanienne seraient réduites à leurs plus simple expression en dehors des échanges commerciaux et professionnels obligés. La lecture la plus courante consiste donc à voir la cité comme éclatée en autant de villages-communautés : Amman serait un lieu où la densité de population, la concentration de la vie politique, de l'économie et de l'administration sont caractéristiques du milieu urbain mais où l'organisation sociale est demeurée préurbaine. Dire d'Amman que c'est une juxtaposition de villages c'est donc nier qu'elle est une ville, qu'elle est à même de brasser les groupes et de détruire ce que les sociologues appellent les « liens primaires », ceux du sang, de la croyance religieuse ou de l'ethnie au sens très large pour construire à la place des solidarités « transversales », corporatistes, idéologiques, générationnelles, sexuelles et autres. Si Amman était une ville, elle se devrait d'être la matrice d'une société civile qui contrebalance le pouvoir de l'Etat et, en prise avec les dynamiques d'un pays neuf, le point de fusion où s'élabore l'identité de la nation jordanienne. Il n'en serait rien puisque le caractère citadin des habitants d'Amman demeure une réalité évanescence.

Par dessus les murs

Ne peut-on, alors, faire l'expérience d'Amman autrement que par les réseaux communautaires de tous ordres ? Sont-ils vraiment inexistantes les espaces où le contrôle social des groupes d'appartenance ne s'exerce plus, où le partage s'effectue selon d'autres logiques que celles des solidarités primaires, où une certaine forme d'anonymat est de règle, où s'affirme le caractère urbain de la cité ? Après quelques années de fréquentation assidue de la capitale, on se permettra d'en douter. De même, si l'origine est bien le motif du discours favoris des habitants d'Amman lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes et de leur ville, il semble un peu hâtif d'en conclure qu'un « ailleurs », plus ou moins mythique, les empêche irrémédiablement de penser leur futur dans le lieux du présent. Après tout, n'est-on pas toujours d'ailleurs quant on est Arabe, comme le narrent les biographies des familles sous tous les cieux désertiques, ruraux ou urbains du Moyen-Orient ?

Au gré des rencontres et des affinités, nous avons eu la chance de trouver d'autres guides d'Amman que ceux qui s'en tiennent à des considérations sur son absence d'esthétisme ou d'histoire, si tant est qu'une ville c'est d'abord ceux qui l'habitent, sinon ce serait un site archéologique ou une ville morte et nous parlerions alors d'autre chose. Parmi ceux dont nous avons choisi de faire ici le portrait, il en est d'immigration récente et d'autres nés dans la cité, mais tous appartiennent à une génération intermédiaire, celle des 20-40 ans, majoritaire au plan démographique et qui est aussi celle où s'opèrent les choix individuels sur le lieux de résidence et de travail, sur la famille et sur l'avenir. Notre échantillon n'est sans doute pas représentatif ; il n'en oblige pas moins à constater qu'à Amman, à côté de ceux qui rêvent de partir, certains

finissent par développer un sentiment d'appartenance à la ville, une mémoire de la cité, que les oppositions entre citadins et ruraux sont marquées, tout comme celles entre immigrés anciens et récents, entre « autochtones » et étrangers, et que ces antagonismes sont parfois plus pertinents pour analyser la cité que ceux entre riches et pauvres ou entre Palestiniens et Jordaniens. Et également que les plus attachés à Amman ne sont pas forcément ceux qu'on croit.

Volontairement ou non, ce sont les habitants d'Amman qui nous ont donné le meilleur conseil pour découvrir leur ville : elle n'a rien à offrir au visiteur pressé ou impatient, ne donne rien à voir d'ostentatoire ou d'immédiat, juste son visage lisse, austère et uniforme. C'est pourquoi il n'y a d'autre choix que de prendre son temps, de jour et de nuit, de frapper aux portes fermées et de sauter par dessus les murs, tous sports plus pratiqués ici qu'on ne le croit généralement. Par ce simple exercice, certains font aussi d'Amman une ville.

Katia, 34 ans, ingénieur

Elle aime son quartier qui lui évoque, en vrac, une odeur de jasmin, des escaliers qui dévalent les pentes vers la basse ville, la pluie battante qui court le long des rues en hiver, la mosquée toute proche dont l'appel à la prière rythme la journée, les cloches de l'église orthodoxe, les jardins privés débordant de rosiers, de bougainvilliers et de citronniers, le manque d'eau l'été pour arroser, le parc public où sa mère l'emmenait promener lorsqu'elle était enfant, le teinturier qui lui offre toujours le café et l'entreprenant sur la religion qui n'est pas la sienne, le tailleur sourd et muet du bas de la rue, le vendeur de primeurs qui court toute la ville pour lui trouver du basilic, les brins de causerie quotidiens avec les voisines et les boutiquiers, l'excellent vendeur de houmous ; et puis quand on descend vers la basse ville, les vieilles maisons en pierre de taille, à colonnades, adossées à la falaise, certaines humides et sombres comme des caves, l'odeur de la colle et du bois chez les menuisiers et les imprimeurs, l'odeur du pain et du café fraîchement moulu, l'appel lancinant du vendeur de galettes au sésame « *Ka'k, ka'k* », la flûte aiguë du rémouleur ambulancier, les vendeurs de barbe à papa islamistes et barbus, les porteurs de pain égyptiens. Surtout, elle aime à s'accouder au balcon de la maison et se sentir plongée dans les teintes orangées du crépuscule, dans cette lumière unique qui semble monter du désert, alors que s'allument les néons verts des mosquées avant la prière du soir et que s'atténue la rumeur de la ville basse.

Katia ne souhaite pas quitter la colline de Jebel el-Weibdeh. La plupart de ses amies habitent des quartiers plus chics, plus récents, mais qui manquent d'âme. On ne s'y promène pas, on y circule en voiture, et les voisins se connaissent à peine. Ce n'est pas une question de manque de moyens. Ici, elle a des souvenirs depuis qu'elle y est née. Les bruits, les odeurs, la lumière, le tissu dense des relations sociales quotidiennes lui ont manqué toutes ses années où elle a étudié en Union Soviétique. Par chance, son mari est du même quartier et ils n'ont pas eu à s'installer ailleurs. Elle se déplace beaucoup à Amman ouest : le bureau, la crèche de sa fille, le club de gym, les sorties chez les amis ou au restaurant, le cinéma, le shopping. Elle va très rarement dans l'autre partie de la ville. Ni elle ni son mari n'aimeraient faire leur vie ailleurs. Ce serait bien que leurs parents puissent retourner en Palestine en visite, de temps en temps, sans avoir à subir l'humiliation d'une demande de visa auprès des Israéliens. Quant à elle, Katia ne voit pas bien pourquoi elle s'y installerait : tous ses amis sont à Amman, son travail, son enfance, ses souvenirs. Oui, sa famille est de Jérusalem, mais la Palestine c'est la mémoire familiale, l'histoire de ses parents, pas la sienne propre.

Hussein, 32 ans, vendeur de thé, et sa famille

Hussein est venu d'Irak pour fuir les arrestations à répétition dont il faisait l'objet. La Libye ou le Yémen, l'Australie ou le Canada, tout serait bon pour partir, comme pour la plupart des quelques 200 000 immigrants irakiens qui espèrent ne faire que passer en Jordanie. Hussein n'a pas assez d'économies pour acheter un passeport saoudien ou payer un intermédiaire qui lui obtiendrait un visa occidental. Il a préféré faire venir sa femme et leurs trois enfants et ils se sont installés, dans une maison à peine salubre, dans le quartier de Mahatta, un camp palestinien « sauvage », zone de squatt et d'habitat informel sur le bas de la pente du Jebel el-Hashemi. Mahatta est partagé en deux par un axe goudronné où se tient le marché : boutiques de fruits et légumes, boucheries, épiceries, services en tous genres et mosquée. De la rue, bordée d'immeubles à deux ou trois étages, il est difficile de soupçonner le réseau tortueux qui se cache derrière et les maisonnettes basses. Dans cet espace-là, l'unité architecturale est absente : parfois une maison plus cossue, un réfugié palestinien qui a mieux réussi et fait construire une bâtisse plus régulière, plus haute, en meilleur matériaux. Les ruelles sont jonchées d'ordures, creusées d'ornières, encombrées de briques de parpaing brisées, les portails en fer sont entrouverts sur des courettes d'où débordent, dans l'espace exigu, de surprenants arbres fruitiers qui ne datent pas d'hier ; parfois, une canalisation crevée et l'eau sourd sous la terre du chemin. La nuit, les rats grimpent jusque sur les tôles des toits et pénètrent dans les courettes.

Une maison sur cinq ou six est habitée par des Irakiens. Beaucoup d'autres abritent des ouvriers Egyptiens. Sans compter, bien sûr, les Palestiniens qui sont ici depuis des décennies. En dehors des simples relations de voisinage, on ne se côtoie pas. Tous les hommes sont en concurrence sur le marché du travail informel. Les femmes des différentes nationalités ne partagent pas leurs expériences de l'exil. Ce jour là, alors qu'il déambule dans le quartier, une fillette vêtue de la robe palestinienne à plastron brodé fait un clin d'oeil à Ali, 6 ans, le fils aîné de Hussein, qui la fixe avec admiration. Un futur chef de bande lui jette un regard noir du haut de ses centimètres supplémentaires. Il porte un maillot de foot aux couleurs palestiniennes. Ali baisse les yeux et marche droit. Pas facile de se faire des copains dans le quartier, d'autant que sa mère ne le laisse pas jouer seul hors de la maison, elle qui ne participe pas aux causettes entre femmes sur le pas des portes. Les Irakiennes ont la réputation de se vendre et elle préfère préserver la sienne. Elle est sortie deux fois du quartier et pense que tout Amman ressemble à Mahatta. La ville ne soutient pas la comparaison avec Bagdad ou Karbala, où ils habitaient un quartier de villas avec de grands jardins.

En Irak, Hussein était fonctionnaire à la télévision et sa femme directrice d'école primaire. Sur le « marché irakien » d'Amman, il vend du thé pour 2 dinars par jours. Egalement station de taxis et de bus pour Bagdad, ce marché qui fournit des produits arrivant directement d'Irak en contrebande est aussi un lieu d'échange de nouvelles. Pour ceux qui se sont installés à proximité immédiate, comme Hussein, c'est souvent le seul espace de l'expérience jordanienne où se côtoient revendeurs irakiens et acheteurs jordaniens. Hussein et sa famille se considèrent comme en transit, même si cela dure depuis 5 ans. Mahatta n'est pas un quartier pire qu'un autre mais, comme dit Hussein, ici c'est chez les Palestiniens et ils nous le font bien sentir.

Iyad, 36 ans, avocat, et ses amis

C'est un petit café sur deux étages dans un quartier neuf d'Amman ouest, en bordure d'un terrain vague transformé en pépinière où vivent en permanence quelques gardiens égyptiens. On y boit du café, du thé, de l'infusion d'anis ; on peut commander un sandwich et y fumer le narguilé. La journée, il est presque vide et ne commence à s'animer qu'en fin d'après-midi.

Alors, on met une cassette dans la radio, toujours un classique un peu triste de la chanson arabe. Mohsen, le gérant palestinien, traîne sa nostalgie derrière la caisse. Dans la journée, il n'y a qu'un serveur et un préparateur de narghilé égyptiens. Le soir, deux soeurs syriennes viennent renforcer l'équipe, toujours un peu trop maquillées et moulées dans leurs jeans. Ce n'est pas un café de quartier. Comme dans la plupart des établissements similaires à Amman, ceux qui le fréquentent habitent et travaillent à plusieurs kilomètres de là. La clientèle est jeune, entre 20 et 35 ans pour la plupart. Il n'y a jamais d'hommes âgés. On voit surtout des garçons, mais il arrive que quelques filles viennent à deux ou en groupe fumer un narghilé, ou qu'un couple s'installe, discrètement, à l'étage.

Presque tous les soirs, on est sûr d'y trouver Iyad et ses amis. Sauf empêchement, ils commencent à arriver un à un après la sortie du bureau et le repas en famille, à partir de 5 ou 6 heures. Cela fait huit ans qu'ils viennent là, depuis l'ouverture. Ils ralentissent un peu le rythme, un temps, lorsqu'ils se marient où qu'ils ont un enfant. Mais au bout de deux ou trois mois ils sont à nouveau fidèles au poste. Iyad est avocat comme un bon nombre de ses amis. Il est né à Amman dans une famille chrétienne originaire d'un village de la Jordanie centrale. Les autres convives sont plutôt musulmans et le noyau dur du groupe est d'origine jordanienne. Si ce n'est professionnellement et pour les occasions très officielles (mariages et, surtout, condoléances) les jeunes gens ne se fréquentent pas ailleurs qu'au café. Le groupe n'est pas fermé, il peut y avoir un visiteur occasionnel toujours le bienvenu. Il lui suffit de décliner son nom et on lui assigne immédiatement sa place : réseau de parenté, statut social, origine géographique, religion. S'il est issu d'une famille plus « obscure », on lui posera des questions pleines de tact afin de le situer et de ne pas faire des remarques propres à le heurter. Cette nécessité de s'orienter en fonction de la topographie des parentés et des identités de groupes n'empêche nullement de refaire ensemble le monde et surtout la Jordanie, car c'est ce dont il s'agit ici, le petit groupe ayant des prétentions à former un cercle politique informel où une variété d'opinions sont représentées (islamisme modéré, panarabisme et nationalisme jordanien). Quiconque est attablé dans le café, quiconque y est employé, peut intervenir, soit-il jordanien, palestinien ou égyptien.

Très tard, quand on est fatigué de politique, on baisse la musique et on se lance dans des improvisations de poésie. Le niveau a une peu pâtit du départ en Hollande de Mahmoud, le poète irakien en exil qui fréquentait le cercle. Encore plus tard, quand il ne reste que les habitués, Mohsen va acheter de la bières dans le petit supermarché voisin. Ceux qui, par conviction religieuse, ne boivent pas ne quittent pas pour autant la table.

Mohammed, 25 ans, sans travail

Ce soir encore, Mohammed, soigneusement coiffé, la moustache bien taillée, déambule nonchalamment sur la Place des Hachémites. Comme tous les soirs d'été, la foule est nombreuse sur la place, recouvrant la rivière qui traverse la ville et qui est depuis longtemps transformée en égout. Sur le trottoir, par terre, les vendeurs ambulants exposent leurs calendriers, bibelots ou vêtements ou proposent un café fumant ; les hommes, attablés aux cafés en plein air, ont les yeux rivés sur les postes de télévision omniprésents et assourdissants ; les enfants réclament des glaces ou un hamburger au Mc Donald's flambant neuf. Ici se croisent les familles populaires, les bédouins ou les Saoudiens de passage, les travailleurs irakiens ou égyptiens qui préfèrent s'attarder plutôt que de rentrer dans la pièce insalubre qui leur tient lieu de logement, quelques touristes occidentaux qui semblent les seuls à remarquer la présence du théâtre romain surplombant la place. Un îlot d'animation dans la basse ville, désertée une fois les rideaux des boutiques baissés.

Mohammed vient toujours ici seul. La télévision, il préfère la regarder chez lui et il n'apprécie pas le narguilé. Mais il s'échappe ainsi de la maison, du quartier familial. A Jebel al-Zouhour, un quartier de la classe moyenne situé au sud de la ville, les immeubles sont neufs, un peu pompeux sans être riches, les rues à peine terminées. Une majorité de ses dix frères et soeurs, plusieurs des ses oncles, tantes et cousins habitent dans le même périmètre. Lui-même vit dans le bâtiment que son père a pu faire construire grâce aux revenus de son entreprise de transport, créée dans les années cinquante à l'époque où, avec un peu d'initiative et un petit capital, un jeune homme, palestinien ou non, pouvait réussir sans avoir fait d'études. Mohammed n'a pas fait d'études, lui non plus. Il a travaillé en Oman pendant deux ans. De retour à Amman, en 1995, et faute de trouver un nouveau travail, il entretient le souvenir du « pays des piscines et de la vie facile ». Il a du renoncer aux rares occasions de gagner sa vie : le chef de famille ne lui a toujours pas pardonné les deux semaines où il est devenu chauffeur de taxi collectif. Ce n'était pas un travail suffisamment digne. Quant à l'administration ou à l'armée, il n'y compte pas : même né ici, il est palestinien, ce qui ne signifie rien pour lui, mais, faute de relations, suffit à lui barrer la voie de ces carrières. Souvent, Mohammed pense au travail qu'il trouvera sûrement lorsqu'il pourra partir pour Chypre. Il est prêt à n'importe quel boulot, à être clandestin, pourvu qu'il ait sa chance.

En attendant ce jour, sur la place, il relève les coups d'œil discrets ou insistants des jeunes hommes, lancés au passage. Après 22 heures, les femmes sont rares. Entre les hommes seuls ou les groupes d'amis, assis sur les murets ou marchant lentement, les regards se font plus insistants. Dans les toilettes publiques qui émaillent la place, ils sont explicites. A cette heure, Mohammed connaît presque tout le monde, au moins de vue. Il en ignore certains, en salue d'autres sans s'attarder, évite les prostitués. Il n'a pas d'amis, ici, juste des connaissances. Quelquefois, il aborde un jeune homme, puis vient rapidement la question de savoir où aller. Pas chez lui, bien sûr.

Cette nuit, en remontant la rue de Jérusalem, déserte, Mohammed pensera peut-être aux colombes qu'il fait voler, tous les jours, depuis le toit de l'immeuble familial, le seul endroit où personne ne vient le déranger et où il peut se laisser aller à s'imaginer loin, loin d'Amman.

Mouna, 22 ans, danseuse

A 23 heures, Mouna entre en scène au Las Vegas. Elle ne s'appelle pas vraiment Mouna et le cabaret n'a rien de la capitale américaine du jeu. Mouna passe pour égyptienne et entretient soigneusement son accent. Elle partage la scène avec une dizaine d'autres danseuses, qui ne sont pas non plus de vraies danseuses et qui sont plus sûrement nées au Koweït ou en Irak que sur les rives du Nil. Elles sont accompagnées par un chanteur et un musicien dont seuls le micro à effet d'écho et le volume sonore assourdissant masquent l'absence de professionnalisme. Les fauteuils sont en similicuir rouge, la moquette en faux léopard, le whisky allongé d'eau. En cette saison hivernale, les hommes qui constituent tout le public ne sont pas saoudiens, ce que les filles regrettent car elles préféreraient qu'on leur glisse des dollars. L'addition est astronomique mais ce qu'on paye ce n'est pas un verre et du spectacle c'est du désir. Pas plus, cependant, car les danseuses ne donnent pas leur numéro de téléphone aux clients. Il y a d'autres officines spécialisées pour ça où elles espèrent bien ne pas avoir à se produire un jour.

Mouna, pourtant, avait mieux commencé, comme serveuse en minijupe dans un bar populaire à alcool où les clients étaient aimables et où elle en entretenait plus d'un dans l'idée qu'il était l' élu de son coeur. Son histoire est banale. Née et élevée dans une respectable famille palestinienne au Koweït, son père était employé du gouvernement. Pas de quoi devenir

millionnaire. En 1991, comme leurs compatriotes, ils ont du partir, leurs quelques économies bloquées sur un compte koweïtien. On devine sans mal la suite. Le père de Mouna conduit aujourd'hui un taxi à Amman, elle a 5 frères et soeurs dont un seul travaille et il faut bien vivre. Combien gagne-t-elle par soirée ? Entre 30 et 40 dinars, dont 5 de fixe, soit trois fois plus que son père qui loue son taxi. Sa famille connaît-elle ses activités nocturnes ? Oui, mais on n'en parle pas tant que sa virginité n'est pas en danger. Qui d'autres est au courant, voisins, famille, amis ? Personne. De toutes façons ses parents ont très peu d'amis à Amman, ceux qu'ils avaient au Koweït n'habitent pas dans le même quartier, et l'essentiel de la famille est en Palestine. Est-ce qu'elle fait des économies ? Un peu, pour pouvoir étudier et quitter le cabaret, et pour pouvoir se marier ensuite. Compte-t-elle rester à Amman dans l'avenir ? Elle préférerait aller s'installer en Palestine ou retourner au Koweït. Là bas, c'était moderne, pas comme en Jordanie.

A Amman, depuis le début des années 1990, plusieurs dizaines de cabarets similaires se sont ouverts, tenus par des Jordaniens, fréquentés par d'autres Jordaniens et, l'été, par un nombre grandissant de Saoudiens, où les quelques centaines de danseuses ont une histoire à raconter qui rappelle celle de Mouna et où s'il est une règle, c'est celle de ne pas donner son nom.

Marwan, 31 ans, héritier et businessman

Le samedi, deuxième jour du week-end, Marwan, dégagé des obligations familiales du vendredi, prend du temps pour lui. Il descend tardivement dans la salle à manger. La domestique philippine lui sert un copieux petit-déjeuner où les corn-flakes voisinent avec les olives préparées maison. Son père est déjà sorti pour se rendre à sa réunion mensuelle du Rotary. Quant à sa mère, elle doit être occupée à quelque vente de charité pour la Young Women Muslim Association dont elle est membre fondatrice aux côtés d'une princesse royale. La villa, 400 m² sur deux étages entourés d'un jardin, est plus que cossue bien que décorée dans un style pas trop ostentatoire qui allie avec élégance les influences orientales et occidentales. Les parents de Marwan ne sont pas des « nouveaux riches » (comme ils disent en français) : ils sont issus de deux familles de la bourgeoisie installées depuis plusieurs générations, jordanienne du côté paternel, palestinienne du côté maternel. Ils habitent Shmeissani depuis une vingtaine d'années et regardent de haut ces familles qui ont fait fortune dans le Golfe et qui envahissent à présent le tout nouveau quartier d'Abdoun en y faisant construire de véritables palais d'un goût plus que douteux.

En tenue décontractée, le jeune homme saute dans son 4X4 Mercedes (pratique pour les parties de chasse dans le désert ou la Vallée du Jourdain) et fonce au très sélect Club orthodoxe dont sa famille, musulmane, est membre à vie depuis quarante ans. Une petite tête dans la piscine chauffée, un tour au club de fitness et Marwan est en forme pour son traditionnel déjeuner du samedi au non moins exclusif Royal Automobile Club. Vers 14 h, il y retrouve quelques amis et anciens camarades de l'Université américaine de Beyrouth dont un bon nombre, comme lui, ont terminé leurs études aux Etats-Unis. Parmi les présents de ce jour, certains en couple, on compte plusieurs banquiers et d'autres jeunes businessmen qui, comme Marwan, sont en passe de prendre la relève de leur père, ainsi que des jeunes femmes qui occupent des postes importants dans de grandes compagnies. Dans ce milieu, les origines géographiques et la confession passent au second plan. Ce qui rassemble est avant tout le statut social, le parcours scolaire puis universitaire et les centres d'intérêts communs. D'habitude, la conversation prend rapidement un tour économique à moins qu'elle ne dévie sur la critique des dernières boîtes de nuit. Aujourd'hui, cependant, « toute la ville » ne parle que du mariage de l'avant-veille qui s'est tenu dans les luxueux salons de l'hôtel Hyatt, construit il

y a deux ans à peine en bordure du troisième cercle. Les filles commentent la robe de la mariée, commandée spécialement à Londres ou bien encore la qualité du buffet et de l'orchestre. Heureusement, les familles qui unissaient leurs enfants n'ont pas souhaité organiser un mariage « musulman » et les quelques 800 convives des deux sexes se sont retrouvés ensemble sur la piste de danse, même s'il n'y avait pas d'alcool à table pour préserver les convenances. Les garçons se perdent en conjectures sur la fortune des pères respectifs des deux époux et sur l'étendue de leurs relations familiales ; qui était invité, qui ne l'était pas, est aussi important que le faste déployé pour la réception.

Le déjeuner de Marwan se termine vers 16 h. Il passe un coup de fil depuis son portable pour prévenir le gardien qu'il sera là dans une demi-heure et file jusqu'à la maison de campagne de ses parents, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de la ville. De là, dans les collines qui surplombent la Vallée du Jourdain, on aperçoit Israël (le mot ne lui fait pas peur). Marwan monte à cheval une petite heure au milieu des oliviers familiaux. Il rentre ensuite à la maison se changer, envoie quelques emails à des amis américains ou à d'autres jordaniens installés dans le Golfe, regarde les nouvelles sur CNN et se met d'accord par téléphone avec ses amis et sa conquête du moment pour la sortie du soir : ils iront manger des *fish and chips* à l'English pub avant d'aller danser dans une des boîtes de nuit branchée où la techno est bonne. Le week-end prochain, Marwan ferait volontiers un petit saut à Londres, dans le pied-à-terre familial, histoire de traiter quelques affaires, de renouveler sa garde-robe et de faire la tournée des pubs.

Khadra, 20 ans, étudiante

Sur le campus de l'Université de Jordanie, ancêtre et fleuron des universités du pays, Khadra a du mal à trouver sa place. Au milieu des autres étudiantes, elle frappe immédiatement par son vêtement uniformément noir, *dilbab* (longue robe) et *mandil* (foulard) austères qui habillent sa silhouette frêle mais hautaine. Elle étudie les sciences de l'éducation, première de sa famille, hommes et femmes confondus à faire des études supérieures. Khadra n'aime pas Amman et elle aime encore moins ses camarades d'université qui la méprisent parce qu'elle est bédouine. Sa famille vit sous la tente, quelque part au sud de la Jordanie. Par quel concours de circonstances improbable s'est-elle retrouvée étudiante à Amman ? Simplement, elle a toujours été bonne élève et son père a fait en sorte qu'elle aille à l'école régulièrement. Elle a fini par décrocher le *tawjihi* (diplôme de fin d'études secondaires) avec la meilleure note de tout le gouvernorat d'Aqaba. Une première pour une jeune fille bédouine. Son père l'a alors consultée sur son désir de poursuivre ses études et elle a obtenu une bourse du Palais. Voilà comment, depuis deux ans, elle vit sur le campus dans la cité universitaire des filles.

Khadra pense que les « *banat al-madineh* », les filles de la ville qui fréquentent l'université sont superficielles et volages. Et elle les trouve sales, alors qu'ici l'eau coule à flot. Elles pensent plus à leur maquillage et aux garçons qu'à leurs études et on voit bien qu'elles sont surtout ici pour se trouver un mari éduqué. Qu'on se s'y trompe pas, lesdites camarades portent aussi *dilbab* et *mandil*, certes plus colorés que ceux de Khadra, et leurs flirts nous paraissent bien anodins. Khadra sort rarement du campus, elle ne se sent pas à l'aise, il faut prendre des taxis collectifs pour se déplacer, cela coûte de l'argent, il faut s'asseoir à côté des hommes et elle n'a personne à qui rendre visite en ville. Est-ce qu'elle fréquente au moins les cafés ou les fast-food étudiants proches de l'université ? A peine plus, par manque d'argent et par dégoût de l'atmosphère artificielle. S'est-elle tout de même fait des amies ? Une seule, bédouine aussi mais du nord du pays. Les autres se moquent de son accent, de sa tenue, de sa peau brune, du mode de vie de ses parents. Khadra n'est pas bien sûre qu'elle tiendra encore les deux années nécessaires pour décrocher son diplôme. Si elle y parvient, elle se hâtera de demander un poste d'enseignante dans l'école la plus proche de chez elle, où ne travaillent

actuellement que des institutrices de la ville qui y sont d'ailleurs malheureuses comme les pierres. Chacune chez soi, ce serait mieux, ce ne sont pas les « filles de la ville » qui vont la contredire.

Nabil, 28 ans, guide touristique autoproclamé

A 28 ans, Nabil habite toujours avec sa famille le Jebel el-Qousour, un quartier populaire de l'est d'Amman. La maison familiale fait face au mur d'enceinte des palais royaux, qui ont fini par se trouver, au fil des ans, enclavés au milieu des quartiers défavorisés. Ses parents appartiennent à la petite classe moyenne d'origine palestinienne ; lui est né à Amman, et n'a jamais changé de quartier. Il n'est pas marié, n'a pas de travail régulier, mais essaie de tirer profit du tourisme « pauvre » que draine modestement la ville.

Nabil n'a jamais quitté la Jordanie. On le prendrait pourtant volontiers pour l'un de ces jeunes touristes étrangers que l'on croise fréquemment dans la basse ville et qui affichent un air de surprise puis de déception et d'ennui face à ce qu'ils imaginent être *le* centre de la capitale jordanienne. Nabil est bien rôdé : à l'aise dans sa salopette en jean's délavé, polissant son accent mi-cockney mi-australien, séduisant, il n'a pas l'apparence de l'« attrapeur de touristes » que tout routard remettrait à sa place sans hésitation. Ceux qui tentent leur chance à Amman, jeunes globe-trotters australiens, voyageurs coréens ou jeunes femmes hollandaises, sont presque toujours venus par Israël et ont le sentiment d'arriver en terrain dangereux. Le guide pratique sous le bras pour déjouer sans trop de risques les pièges de la ville et de ses habitants, nombreux sont ceux que l'on retrouve dans un petit hôtel vanté par tous les rédacteurs comme un établissement modeste et sympathique, au coeur de la basse ville. Il s'agit en fait d'une bâtisse sans charme, précédée d'une tente bédouine que surplombent des constructions en chantier dont on doute qu'elles soient jamais terminées. C'est ici, à la réception, que Nabil pose ses affichettes, proposant un week-end merveilleux dans le désert du Wadi Ramm, « avec nuit sous les étoiles et alcool », ou une excursion pour les châteaux du désert, à grand renfort d'« *exciting* ».

Nabil arrive ainsi tant bien que mal à gagner sa vie, selon les aléas de la saison touristique. Si le filon de l'hôtel pour routards n'y suffit pas, il se postera alors à un angle stratégique, à l'entrée de chez Hashem, « le meilleur hoummous de la ville », à côté du revendeur de cigarettes de contrebande : c'est là un passage obligé lors d'une soirée en basse ville. Là, il n'aura pas de mal à aborder les quelques touristes désœuvrés qui sont sa cible. Une fois le premier contact établi, il restera à choisir le café ou le bar où continuer la soirée. Le Blatt el-Rashid, pour une ambiance « traditionnelle » ; l'After-Eight pour son atmosphère supposée de pub anglais, où Nabil prendra soin d'alimenter discrètement son verre avec la bouteille d'alcool qu'il aura apportée ; le Jordan, s'il n'y a pas de femmes parmi le groupe, pour une ambiance plus alcoolisée, ou encore le bar d'un certain hôtel, si le mois de Ramadan contraint les autres à fermer leur porte. Mais il n'ira pas dans les établissements chics ou branchés d'Amman ouest, non, il ne se sent pas vraiment à l'aise parmi la jeunesse dorée de la ville. Depuis longtemps, Nabil a appris à s'adapter au discours et aux attentes des étrangers. Il ne réagit pas lorsqu'on lui fait l'éloge de la vie au Kibboutz ou de la richesse des Israéliens, à lui qui a l'air si occidental. Cela ne le touche plus. Lorsqu'il veut séduire, il endosse l'habit du parfait cuisinier, de l'homme sensible et blessé, si loin des manières « frustes » de ses congénères arabes. Il ne compte plus les lettres d'amour reçues des quatre coins du monde, signe manifeste de la réussite de son approche de caméléon.

A 2 heures du matin, une fois les touristes rentrés à l'hôtel, Nabil sera peut-être chez Abou Ahmed, un petit restaurant de la basse ville, à terminer la soirée autour des derniers verres d'arak avec deux ou trois connaissances. Là encore, lui qui n'est jamais sorti de

Jordanie, qui invente et raconte jour après jour toutes sortes d'aventures vécues en Australie ou à Londres, répétera à l'envi qu'il aime son pays, qu'il n'en partira pas.